

Claude Lagadec, *Dominances. Essai de sociobiologie sur l'inégalité et la tromperie*. Coll. Science et théorie, Le Préambule, Longueuil, 1983.

Gilles Thérien

Égalité, justice et différence

Volume 11, numéro 2, octobre 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/203266ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/203266ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Thérien, G. (1984). Claude Lagadec, *Dominances. Essai de sociobiologie sur l'inégalité et la tromperie*. Coll. Science et théorie, Le Préambule, Longueuil, 1983. *Philosophiques*, 11(2), 415–421. <https://doi.org/10.7202/203266ar>

ÉTUDE CRITIQUE

CLAUDE LAGADEC, *Dominances. Essai de sociobiologie sur l'inégalité et la tromperie*. Coll. Science et théorie, Le Preambule, Longueuil, 1983.

par Gilles Thérien

Depuis 1976 environ, le débat scientifique le plus percutant est certainement celui de la sociobiologie, cette nouvelle discipline (ou science) dont le père avoué est Edmund Wilson, auteur de *The Insect Societies*, *Sociobiology : the new Synthesis*, *On human Nature* et co-auteur avec Charles Lumsden, de *Genes, Mind and Culture* et de *Promethean Fire: Reflections on the origin of Mind*. La classe scientifique s'est polarisée autour de l'idéologie qu'on supposait inhérente à la sociobiologie. Le débat est vite devenu politique. Les accusations de fascisme, de sexisme, de réductionnisme pleuvent contre la sociobiologie et ses tenants qui se défendent en opposant l'objectivité de la science à l'idéologie. C'est dans ce contexte que le philosophe Lagadec entreprend de réfléchir « philosophiquement » sur les conséquences de la sociobiologie en en prenant le parti. Son ouvrage, auquel il donne le titre de *Dominances*, mot qu'il trouve plus neutre quand il s'agit de parler d'inégalité, entreprend, il me semble, une triple démarche : vulgarisation des thèses de la sociobiologie, réflexion philosophique et polémique. Son ordre d'exposition traite d'abord de l'inégalité (chap. 1), puis de la sociobiologie qu'il présente à partir de la théorie de l'évolution (chap. 2) et dont les thèses centrales : les facteurs de dominance (chap. 3), la dominance sexuelle (chap. 4) et la société parfaite (chap. 5) sont exposées. Il revient ensuite à des considérations philosophiques sur les conséquences de la sociobiologie : la liberté biologique (chap. 6), la morale et la vie (chap. 7), la pensée et la tromperie (chap. 8). Son essai se termine avec le chapitre 9 « De l'égalité » même si ce chapitre est suivi d'un dernier chapitre intitulé « Questions de méthode » qui est, de toute évidence, un ajout. Nous y reviendrons.

Lagadec expose les principales thèses de la sociobiologie. C'est sa démarche de vulgarisation. Il l'annonce d'ailleurs en disant s'être surtout servi de documents écrits, en particulier de *Sociobiology* de Wilson et *The selfish Gene* de Dawkins. Cette portion de l'ouvrage s'inspire surtout du journalisme de vulgarisation scientifique où il est nécessaire d'exposer clairement les thèses avec quelques exemples appropriés qui sont toujours, de l'aveu même de l'auteur, des exemples livresques qu'il prend au pied de la lettre. Il est difficile

ici de faire des reproches à Lagadec sur le fond. Il s'en tient à l'exposition des principes généraux, aux grands traits de la théorie de Darwin, au néodarwinisme et au lamarckisme. C'est de la même façon qu'il expose la sociobiologie à partir d'une première définition de Wilson : « La sociobiologie est l'étude systématique des bases biologiques de tous les comportements sociaux ». Il se prive d'une définition plus récente et plus précise du même Wilson : "The systematic study of the biological basis of all forms of social behavior, including sexual behavior and parent-offspring interaction, in all kinds of organisms." L'ajout dit l'importance de la formation du lien parental et donc du lien social en insistant sur la sexualité et sur les relations entre individus à partir du cadre de transmission génétique. L'accent est mis sur la reproduction et sur l'évolution génétique (« inclusive fitness ») ce qui va dans le sens des intérêts de l'A. pour les facteurs de dominance (taille, sexe, territoire, agressivité et xénophobie), la dominance sexuelle, la recherche d'une forme de société parfaite dont l'idéal réside dans les sociétés d'insectes, idéal qui n'est pas nécessairement recherché par l'homme. Lagadec s'en tient surtout aux grandes thèses de *Sociobiology* et ne reprend pas les problèmes plus spécifiques traités de façon mathématique dans le cadre de *Genes, Mind and Culture* dont la compréhension est certes beaucoup plus difficile pour le commun des mortels. Il fournit donc une bonne description de « tout ce que l'on devrait savoir » de la sociobiologie pour suivre une conversation sérieuse, un débat télévisé mais guère plus.

Autant on a pu reprocher à Wilson sa naïveté quand il sortait de son propre domaine, autant pourrait-on affirmer la même chose de Lagadec quand il s'aventure dans le domaine des sciences. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il ne porte pas un regard très critique sur les observations dont il fait état. Prenons un exemple. À la page 61, Lagadec écrit : « Certains bancs de poissons n'ont ni leader ni dominance apparente. Devant un prédateur, chaque membre du banc change d'orientation en même temps, mais le groupe demeure intact ; si le prédateur se présente droit devant, le poisson qui se trouvait à l'avant et à droite du banc se retrouve simplement à l'arrière et à gauche. » Un esprit critique des méthodologies scientifiques doit se demander comment une telle observation peut être obtenue. Il s'agit manifestement d'un banc de poissons dans un bac car le seul moyen de retrouver de façon précise tel poisson qui s'est déplacé est de filmer l'ensemble de l'opération. Dans de telles conditions d'intervention, comment introduit-on un prédateur, et quel genre de prédateur, naturel ou artificiel (un leurre par exemple) ? Et si ce n'est pas dans un bac avec un petit banc de poissons, comment ferait-on pour savoir que tel individu a changé de place avec un autre ? Dans les deux cas, l'observation pose des problèmes. Dans le premier, l'intervention de l'observateur peut être très grande, dans le second, c'est son pouvoir d'interprétation qui prend la relève. Lagadec prend tous les exemples pour parole d'évangile.

La naïveté s'étend aussi à l'absence de distinction entre description et interprétation. Par exemple, en parlant de dimorphisme sexuel, Lagadec écrit ce qui suit : « L'anisogamie, universelle chez les animaux, fait que c'est

ordinairement le mâle qui fait la cour et qui développe les traits propres à convaincre l'objet de ses attentions : plumage rutilant, force et adresse, cornes, panache. Le sexe qui fait la cour d'une manière active est celui qui investira le moins dans l'ensemble des activités et des énergies requises par la reproduction. C'est habituellement le mâle dont la stratégie est de persuader l'autre sexe qu'il possède les meilleurs gènes. Ce qui donne occasion au séducteur moins bien pourvu qu'un autre de faire comme s'il l'était davantage : la tromperie est ici d'essence. La stratégie de la femelle doit donc être faite de réserve, d'attente et du prolongement de la parade nuptiale propre à permettre au candidat effectivement le mieux avantage de se démarquer des autres. » (pp. 84-85). Sans référence, ce texte peut être une paraphrase d'un texte de Wilson ou une mouture de l'A. Dans l'un ou l'autre cas, ce qui frappe, c'est le manque d'esprit critique qui confond description et interprétation en même temps qu'on occulte le rôle de l'observateur. Ainsi, dans le cas des espèces animales, l'apparence visuelle a une importance primordiale pour l'observateur. Qu'en est-il à l'intérieur de l'espèce animale ? Ces descriptions éliminent l'odorat, l'ouïe et le toucher. On sait l'importance de ces trois sens chez l'animal. Le rat, par exemple, en activité sexuelle, émet des ultra-sons, par définition inaudibles à l'observateur humain mais qu'on peut quand même détecter au moins de façon générale grâce à des appareils. La chose est plus difficile quand on passe au toucher ou à l'odorat. En somme, à qui le mâle donne-t-il des signaux visuels ? À la femelle ? Aux autres mâles pour les tenir à distance ? À l'observateur qui n'a d'autre moyen pour distinguer ? L'explication de Lagadec est fortement anthropomorphique en ramenant tout à une « rencontre » entre deux individus où la séduction passe par la vision. Nous cessons ici nos remarques qui valent pour presque tous les exemples cités. Nous avons été personnellement à même de constater la pauvreté de l'expérimentation scientifique en particulier dans le domaine de l'éthologie animale. Il y aurait un livre à écrire là-dessus. Le mythe de la science est encore bien grand !

Toujours dans le domaine scientifique, Lagadec reprend à son compte un certain nombre d'idées, de concepts qu'il serait utile de voir examiner de plus près par un philosophe. Prenons par exemple celui de l'espèce. Formé depuis Aristote, ce concept a été très peu retravaillé par la suite et il est devenu l'un des concepts fondateurs de la zoologie. Or il est très curieux de voir les généticiens réinsérer les résultats de leurs recherches dans des schèmes zoologiques traditionnels. La manie classificatoire zoologique arrive à produire 770 espèces de rats dont les variantes appartiennent grosso modo à l'anatomie. À ces 570 espèces cataloguées selon les normes ne correspondent au stade actuel de nos connaissances que six génotypes. L'un des problèmes les plus évidents des sciences « naturelles » est la conservation d'un cadre conceptuel inadéquat par rapport au développement de la génétique. L'archaïsme conceptuel de certaines théories de la sociobiologie et de l'éthologie tient en grande partie à l'absence de mise en question de la zoologie et du peu d'importance théorique qu'on lui accorde, la considérant à tort comme un dogme. De même en parlant de la société biologiquement parfaite, c'est-

à-dire de celle où l'individu se fond dans l'espèce et vice versa, Lagadec aborde le problème des « sommets » de la vie sociale qu'il classe, suivant Wilson, en quatre. Il nous semble qu'ici aussi une réflexion philosophique critique aurait pu soulever le problème de la représentation linéaire de l'évolution. La perspective sociobiologique n'est pas archéologique. Les sociétés animales ne sont donc pas pour la plupart « en ligne » mais « en parallèle ». Aucune société animale n'est isolée dans son milieu. Les biotopes sont des ensembles complexes où il est parfois très difficile de distinguer les forces, les influences en présence. Nulle part, l'A. ne nous convie à une réflexion qui tienne compte de cette complexité.

Dernières remarques sur la démarche scientifique. On s'étonne de constater l'absence de documentation sur le développement du cerveau, remplacé curieusement parfois par son contenant, la capacité crânienne. Si le cerveau de l'homme est différent de celui de l'animal, et il l'est, c'est par sa formation (nombre de neurones, multiplicité des relais et des réseaux synaptiques) et son fonctionnement. La question se pose tout naturellement de savoir ce que le cerveau humain fait dans l'évolution. Est-il le dernier maillon de la chaîne de vie dans notre système ? Par son pouvoir rétroactif, forme-t-il une boucle, subsumant ainsi tout le développement neurologique antérieur auquel il aurait ajouté une sorte de pouvoir « réflexif » ? Il nous semble difficile de ne pas prendre en compte cette dimension de l'évolution d'autant plus que, très curieusement, le cerveau est le seul organe dont les cellules ne se reproduisent pas. Voilà qui devrait éclairer de façon bien spéciale le rapport du « pilote et de son navire », métaphore qu'utilise beaucoup l'A. pour parler des rapports de l'esprit et du corps. Il est aussi un peu gênant de constater l'absence de mise en contexte de la sociobiologie par rapport à l'éthologie, animale et humaine, et à l'anthropologie. Si la sociobiologie a un avenir, c'est conjointement à ces disciplines qui cherchent aussi à se définir comme sciences et qui partagent toutes le même objet. L'A. se contente de mentionner la sociologie qui, elle aussi, se doit de réexaminer ses fondements dans le même contexte.

Au début de cette étude, nous avons mentionné la démarche philosophique comme un des points majeurs de cet ouvrage. C'est dans les pages consacrées à la philosophie que nous trouvons le plus d'idées intéressantes mais que nous ne croyons pas fondées sur la sociobiologie, ou du moins sur ce que l'auteur en dit, mais bien sur son prétexte. Les deux thèmes majeurs de l'inégalité et de la tromperie méritent la lecture de l'ouvrage. Le rappel du texte de La Boétie sur la servitude volontaire (circa 1548) nous fait penser qu'il suit de peu la publication posthume du *Prince* de Machiavel (1532). Ces deux textes se répondent et l'on peut déplorer l'absence du second dans la perspective de Lagadec sur l'inégalité et la tromperie. Que la pensée moderne ait surtout conservé les arguments de la tyrannie n'est peut-être qu'un effet spéculaire de notre condition de servitude.

La démarche philosophique de Lagadec s'appuie sur sa démarche scientifique. Si l'inégalité est la norme au sens de la sociobiologie, que reste-t-il

de la morale et de la liberté humaine ? Autrement dit, si la norme est la règle du comportement social, à quoi peuvent servir les concepts de morale et de liberté, cette dernière fondant la première ? Lagadec écrit :

Parce qu'ils sont des vivants, les hommes ont donc aussi leurs règles et parce qu'ils sont des vivants sociaux, ils ont aussi leurs normes.

Mais, parce qu'ils sont aussi des êtres moraux, le rapport des hommes à la norme est en partie délibéré, délibératif, non-automatique et statistiquement plus imprévisible que le rapport à la norme des autres animaux. (p. 129)

La facilité avec laquelle on passe ici de vivants à vivants sociaux et ensuite à êtres moraux déconcerte. Une sorte de lapsus épistémologique marque ce saut par le passage d'un paragraphe à un autre comme je l'ai indiqué dans la citation. Après la longue exposition de la sociobiologie, de la continuité dans l'échelle des vivants, voici que nous sommes conviés à reconnaître un caractère spécifique à l'homme, à tous les hommes, à tous les individus, soit l'égalité de la liberté et de la morale. Ensuite, le philosophe nous dit qu'il faut savoir que dans le cas du vivant, la règle n'est pas l'invariant, que dans celui du vivant social, la norme n'est pas le comportement mais qu'en morale « le mot et la chose ont tendance à se confondre parce que la chose dont on parle n'est pas aisément objectivable ou accessible, peut-être à la méthode scientifique. » (ib.) Ainsi la sociobiologie peut-elle tout normalement déboucher sur une métaphysique, ce à quoi nous convie le statut inconfortable de la morale : être une confusion du mot et de la chose. Plus tôt, il disait de la morale qu'elle entretenait « un rapport qui est en partie discursif ». (p. 128). Ce rapport discursif n'est jamais défini mais est donné. La morale serait-elle alors un fait de langage, un effet ?

Lagadec tient au vocable « morale » dont une partie de la connotation m'apparaît moins neutre que celle du mot « éthique ». Tant pis. S'il est question de morale, il doit être question de jugement moral, de valeurs morales, de discours évaluatifs. L'A. ne précise jamais de façon claire ce qu'il prétend être le champ de la morale. Wilson donne comme exemple la prohibition de l'inceste, exemple douteux puisque, à la limite, il tombe sous le coup de la norme sociale. Les exemples de Lagadec touchent presque tous le domaine de la politique, de ce qui aurait été traditionnellement le champ de la morale sociale. Il nous devient difficile de savoir s'il faut comprendre la morale comme une transformation morale de la norme sociale d'inégalité chez le vivant, l'égalité démocratique devenant une sorte d'extension de la norme. L'expression de l'A. est trop souvent ambiguë, à peine dégagée de l'intuition qui la crée :

La morale humaine est une chose sur laquelle la science actuelle est sans prise ; la morale n'est pas l'obligation, elle ne connaît pas la loi ou la norme, mais seulement l'avis, le conseil ou la recommandation. La morale ne relève pas du savoir objectif mais d'un savoir d'un autre ordre, facile à constater mais multiforme et malaisé à circonscrire. C'est le savoir de l'immense expérience humaine, le savoir de la sagesse peut-être, celle d'un

Salomon par exemple, celle de ces Juifs qui déposaient leurs péchés dans un bouc dit « émissaire », et le chassaient dans le désert. La morale, c'est le savoir qui a créé l'étonnante *common law* anglaise. C'est le savoir de l'artiste en nous tel que le concevait Nietzsche, c'est notre sens poétique, notre sens mystique, c'est le savoir qui a inventé les mensonges d'Ulysse et le courage d'un Morgentaler. (p. 143)

En somme, si l'inégalité est la norme sociale, l'individu garde une liberté face à cette norme et peut établir une morale. Il est difficile de croire ici à autre chose qu'à une reprise de la distinction nature/culture avec l'intention manifeste de reléguer du côté de la nature les règles du vivant et les normes du social, pour conserver à la culture, par les cultivés définie, le mérite de régir les sphères de la liberté individuelle. Derrière la morale se profile une conscience « biosphérique ».

Pourtant cette morale qui s'érige sur un rapport discursif est vouée à la tromperie, sœur jumelle de l'inégalité. La tromperie est mise au compte de l'intelligence et couplée avec le jugement sur le mensonge. Il s'agit bien ici de tromperie, de mensonge et non d'erreur. Il y a là tout un débat qui est à peine esquissé. L'A. a ici une intuition très riche quant à la perception de la conduite humaine et surtout du discours qui s'organise autour d'elle. Que l'intelligence soit un sous-système qui vienne par le moyen de la tromperie garantir la survie de l'espèce, voilà une façon de repenser la cassure traditionnelle corps/âme qui ne manque pas d'audace. Au Cogito cartésien, il est donc possible d'opposer un « Je mens, donc l'espèce est et je suis. » L'intérêt de cette position est connu en Orient. La sagesse bouddhique, le Zen en particulier, a entrepris de faire taire le sous-système qu'est l'intelligence plutôt que de lui accorder la première place comme en Occident. On remarquera sans doute que c'est dans le même cadre idéologique que l'on croit à la réincarnation et à la continuité entre les espèces animales et humaine.

La seule morale qu'il est alors loisible de développer est l'intériorisation de la norme . . . ce que le moine zen recherche dans le satori. Mais cela laisse ouvert le problème de la société : qui gouverne et légifère pendant que les vrais sages savent que ces pauvres besogneux ne font que travailler au maintien d'un fragile équilibre ? Éternel débat entre sagesse et science, entre non-pouvoir et pouvoir. L'essai de Lagadec me semble, un peu malgré lui, mener tout droit à cette question. Peut-être qu'un jour, une sociobiologie mieux étayée, moins philosophiquement naïve, pourra-t-elle conduire la science occidentale à repenser le sujet de la science. La résistance est déjà bien grande. C'est le sujet cartésien qui résiste. Et « nolens, volens », Lagadec semble toujours se garder un petit sujet cartésien dans le tiroir . . .

Démarche polémique aussi que celle de Lagadec. Tout au long de l'ouvrage, dans un style agréablement sarcastique, il assène quelques coups au marxisme, aux divers gouvernements, aux instance syndicales, aux féministes et aux sexistes. Tout son dixième chapitre, consacré à des questions de méthode est en fait une réponse polémique à des questions que le lecteur ignore mais qui lui viennent, de toute évidence, des premiers lecteurs de son manuscrit.

Tant pis pour le lecteur qui voudrait savoir. Il reprend alors ses positions sur la sociobiologie et les atténue. À la fin, le moraliste sent le besoin de se retrouver parmi les moralistes. Or des moralistes, qu'est-ce que ça fait (selon la plus élémentaire sociobiologie) ? Ça parle, sans pour autant faire une théorie du langage. Et le ça, c'est la norme. Le dernier chapitre contient en germe sa propre contradiction du point de vue du Cogito cartésien. C'est la vengeance de l'idiote (p. 166). Après avoir assisté à la dissection illégale d'un cadavre humain volé au cimetière, nous revoilà à la salle de cours avec un bon manuel de dissection animale. C'est un pas qu'il n'aurait pas fallu franchir.

Département de linguistique
Université du Québec à Montréal